

Avant-propos

En mars 2007, je faisais partie des témoins à charge au procès d'Eunice Spry. Pour la première fois, dans ce tribunal, j'ai publiquement fait le récit des violences abjectes qu'elle m'a infligées. La cour ayant pris des mesures pour préserver mon anonymat, je comparaisais simplement en tant qu'«Enfant B».

Je choisis aujourd'hui de révéler mon identité et de signer ce livre de mon nom. Je ne veux en aucun cas faire encore souffrir les survivants, les autres enfants martyrisés par Eunice Spry pendant toutes ces années. C'est pour cela que j'utiliserai ici des pseudonymes en ce qui les concerne. Bien qu'il me paraisse impossible de raconter mon histoire sans également aborder la leur, j'ai fait de mon mieux pour ne rien divulguer à leur sujet qu'ils n'aient déjà évoqué devant les juges.

Des témoignages à la faveur desquels j'ai appris de nouvelles choses. Eunice faisait en sorte d'empêcher tout réel rapprochement entre nous, et alors que nous vivions sous le même toit, nous ne nous disions pas tout. C'est mon expérience intime que je transcris dans ces pages : la leur a nécessairement été différente.

Ma mère était un monstre

Je suis fière d'eux, de nous tous, car nous avons survécu et avons su nous bâtir une vie. La route sera encore longue, mais je ne doute pas qu'à terme, nous arriverons à fermer pour de bon la porte sur notre passé. Écrire ce livre est un pas en avant, une étape majeure de mon cheminement personnel. Des années durant, les menaces d'Eunice nous ont réduits au silence. Aujourd'hui, j'ai enfin retrouvé ma voix.

1

TROUVER MA VOIX

Son regard. Il est insoutenable. Ces yeux d'un gris dur, sans vie, me transperceront. Ils vrilleront mon âme et je serai perdue. Je céderai, je le sais. Elle me crachera à nouveau des flots de bile et je croirai chacun de ses mots accusateurs, les recevrai comme autant de coups de couteau dans le cœur.

Tu es mauvaise. Une moins que rien, l'enfant du Diable. Je vais te donner une leçon que tu n'es pas près d'oublier.

Je ne respire plus. J'avale vite une grande goulée d'air et, soudain, tout autour de moi redevient net. Je suis à l'arrière d'une voiture noire, à la carrosserie brillante. Tandis que je m'enfonce dans mon siège comme pour disparaître, nous nous garons devant une agence de location de véhicules. «Avis Car Hire», lis-je sur l'enseigne. Heureusement, les vitres sont teintées : bien que le parking soit plutôt sombre, je reconnais plusieurs des personnes qui nous attendent. Puis, lente-

ment, la portière s'ouvre. Je suis soulagée de voir le visage sympathique de l'inspectrice Victoria Martell, qui se glisse rapidement à côté de moi alors que l'un de ses collègues s'installe à l'avant.

L'inspectrice porte un tailleur et des chaussures noirs. Comme toujours, c'est une tenue à la fois très professionnelle et élégante, sophistiquée. Lorsqu'elle tourne vers moi son joli visage encadré de longs cheveux bruns, je capte une bouffée de son parfum. Elle me touche la main, délicatement.

— Comment allez-vous, Alloma ?

Je suis tellement heureuse qu'elle soit là. J'ai de moins en moins de mal à respirer. Je déglutis, péniblement, pour essayer de répondre, mais pas moyen d'articuler un mot. Ma langue me semble aussi lourde et encombrante qu'une éponge, et je sens mon estomac bouillonner. Je me suis réveillée à l'aube, au terme d'une nuit jalonnée de cauchemars, ou j'ai très peu dormi. Je n'ai pas réussi à avaler quoi que ce soit au petit-déjeuner, et ces gargouillis acides me le rappellent. Je n'ai pas faim, mais j'ai l'impression paradoxale d'avoir à la fois trop mangé et le ventre creux.

Pour me changer les idées, et me distraire de la panique que je sens monter peu à peu en moi, je décide de jouer avec les perles du bracelet que je porte au poignet. La sensation de ces belles billes de verre coloré, lisses sous mes doigts, soulage un peu mon stress. *Je ne sais pas si je serai capable d'aller jusqu'au bout.* Le ronron du moteur se fait soudain entendre. La voiture se met en route et, bientôt, nous nous glissons dans la

circulation matinale qui encombre les rues de Bristol. Je jette un coup d'œil discret à l'inspectrice Martell : elle a l'air très déterminée, alors que j'ai l'impression de perdre pied.

Dehors, les arbres sont verts, lourds de leur feuillage dense et de grosses grappes de fleurs roses. Le printemps est en avance, cette année. J'adore cet éveil de la nature, ce jaillissement de vies nouvelles. Cette saison me fait vibrer. Je rêve de retrouver mon joli petit jardin, d'y goûter l'air frais et le parfum des premiers boutons. Par-dessus tout, j'aimerais pouvoir serrer contre moi Ivy, ma fille, et la voir s'amuser sur le tourniquet du parc ou écouter ses éclats de rire enfantins, lorsqu'elle caresse l'un ou l'autre de nos six chats.

Pour tout dire, j'aimerais être n'importe où, faire absolument n'importe quoi d'autre, plutôt que de passer une journée difficile au tribunal.

— Cette tenue vous va bien, Alloma. Vous êtes très chic.

Je baisse les yeux vers le pantalon marron que je porte, certes élégant, mais que je n'avais encore jamais mis. Mon regard glisse sur les manches de ma chemise blanche, dépassant de ma veste fauve toute neuve. C'est un style sobre qui n'a rien à voir avec ma garde-robe habituelle, plus décontractée, faite de jeans et de tee-shirts chamarrés. Je ne me suis autorisé qu'une seule concession : mes pendants d'oreilles scintillants, d'inspiration bohême. Elles seules rappellent « le véritable moi ». Mes boucles noires sont sagement rangées en demi-queue de cheval, dont je n'arrête pas

de tripoter l'élastique. J'essaie de prendre une respiration plus profonde, comme on m'a appris à le faire quand j'ai accouché d'Ivy. Mais je n'arrive pas à me tenir tranquille.

Malgré la présence rassurante de l'inspectrice Martell à côté de moi, je reste hantée par le souvenir de mains osseuses se refermant sur ma gorge pour m'empêcher de parler, étouffer toute étincelle de vie, et « me donner une leçon ». Je me rappelle aussitôt qu'Eunice Spry, ma mère d'accueil et propriétaire des terrifiantes mains en question, est en détention. Et je retrouve alors ma voix, aussi âpre et enrouée soit-elle.

— Merci, Victoria. Il y aura vraiment un écran, vous êtes sûre ?

Son expression s'adoucit.

— Sûre et certaine, Alloma. Elle ne sera introduite dans la salle qu'après votre arrivée. Je vous assure que vous ne verrez même pas son visage.

J'opine lentement, en m'efforçant de me convaincre qu'elle a raison. *Seigneur, j'espère que vous dites vrai*, me dis-je. Parce que, si Eunice peut me voir, elle peut m'avoir. À la seconde où son regard me transpercera, je serai de nouveau persuadée d'être mauvaise. Sale. Démoniaque. C'est pour ainsi dire instantané. En sa présence, j'oublie qui je suis. Dès qu'elle est dans les parages, j'ai l'impression d'être une personne détestable.

— Et puis n'oubliez pas, reprend l'inspectrice, vous avez déjà fait une déposition filmée. Vous n'aurez pas à revenir sur tous les détails les plus douloureux.

Comment aurais-je pu oublier ça? *Mais elle sera là. Elle saura.* Elle me fixera de ses yeux haineux, à travers l'écran occultant, pour m'intimider. Elle est très douée pour ça. Et quand elle m'entendra parler, elle me traitera de menteuse, me renverra tout ce que je dis à la figure. Elle ne me pardonnera jamais, c'est évident. J'imagine ce regard d'acier, s'approchant de plus en plus de moi, m'écrasant de toute sa malveillance calculatrice. Comme il l'a fait un millier de fois quand j'étais petite. Je ne peux contenir un frisson.

— Vous êtes sûre que ça va, Alloma? Vous êtes livide.

L'inspectrice Martell se penche vers moi, l'air inquiet. Je me suis maquillée avec soin, mais manifestement ça laisse tout de même paraître certaines choses. Je suis terrifiée, au point d'en être muette. Quand j'ai peur, j'ai tendance à ne plus pouvoir parler. D'autant plus qu'on m'a appris, avec force, à ne rien dire et à ne faire aucun bruit.

Soudain, la voiture passe un portail et s'approche d'une bâtisse imposante, de style Regency. Le Bristol Crown Court, le tribunal pénal où je dois témoigner. Martell m'a déjà expliqué que, pour éviter la foule de paparazzis et de journalistes massés à l'entrée principale, nous allions passer par cette porte secondaire à l'arrière du bâtiment, mais le policier qui conduit la voiture se tourne vers moi pour insister sur le fait qu'ils prennent des précautions exceptionnelles, vu l'ampleur du procès. À l'en croire, c'est aussi événementiel que

celui de Fred West, le tueur en série condamné non loin de là, à Gloucester.

Cette remarque me fait encore plus paniquer. *Je ne suis pas morte, moi. Ce n'était pas aussi grave, tout de même.* Personne n'est mort des sévices infligés par Eunice. Mais souvent, on a cru que ça allait arriver.

La voiture s'arrête et la portière s'ouvre. L'inspectrice Martell en sort vivement et me guide vers quelques marches où nous attendent des fonctionnaires de justice en uniforme. Ils nous entraînent à l'intérieur du tribunal, où je suis rapidement contrôlée par les agents de sécurité (mes bijoux et ma boucle de ceinture, en métal, font évidemment sonner leurs détecteurs). Puis, on me fait entrer dans une petite pièce, une sorte de cube où je dois relire ma déposition, une fois de plus. L'idée du contre-interrogatoire m'angoisse énormément. J'ai raconté mon histoire avec mes mots à moi, et pourtant j'ai peur d'oublier de dire quelque chose, ou tout simplement de tomber dans les pommes et de mourir d'effroi.

Une fonctionnaire de justice m'informe, un peu sèchement, que je ne dois discuter de ma déposition avec personne. Elle m'apporte ensuite une tasse de thé, et je lui réclame du sucre. Beaucoup de sucre. Elle me prévient, sans plus de délicatesse, que je risque d'attendre toute la matinée avant d'être appelée à témoigner. Pour être honnête, je me fiche bien de ne jamais voir ce moment arriver, tant je redoute d'être interrogée et de devoir m'exprimer devant tous ces gens que je ne connais pas, et tous empreints de

tant de solennité. Mais je n'ai pas non plus envie de rester cloîtrée dans ce petit cube, alors j'espère que les choses avanceront vite.

Après tant d'années passées à souffrir en silence – depuis mes six ans et demi, lorsque Eunice m'a « recueillie » –, sans doute que quelques heures de plus à attendre de tout raconter ne changent plus grand-chose. Mais j'ai l'impression de me trouver au bord d'un précipice, et de contempler l'abîme en contrebas. Je ne peux plus faire marche arrière, et une seule route s'ouvre devant moi, mais je ne sais pas encore si j'aurai le courage de l'emprunter. Qui plus est, depuis que je suis embarquée dans cette grande machine judiciaire, je ne contrôle plus rien.

Je ne peux que faire de mon mieux pour tenir, rester calme et dire la vérité. Du moins, c'est ça l'idée et c'est ce que Martell et d'autres, ceux qui me croient, m'ont dit. Par ailleurs, il y aura d'autres témoins. En particulier, deux jeunes adultes qui ont enduré les mêmes souffrances que moi. Eux aussi vont raconter leur histoire. La seule question qui se pose réellement, c'est de savoir si d'autres et, en l'occurrence, les douze membres du jury, croiront aux faits extraordinaires qu'ils vont découvrir.

À mesure que je parcours ma déposition, je me sens de plus en plus triste. Certaines formulations sont tellement enfantines, alors que j'avais déjà dix-neuf ans quand je l'ai rédigée. Pour la première fois, je prends conscience de ma naïveté, inimaginable chez une adolescente. J'ai l'impression que les événements

décrits dans ces pages se sont produits il y a une éternité, maintenant que je suis là dans mes beaux vêtements, et du haut de mes vingt et un ans. Moi aussi, je suis devenue maman. Et je suis sur le point de témoigner dans le cadre d'un procès majeur. Comme une adulte, une vraie.

La porte s'ouvre.

— C'est l'heure, m'annonce la fonctionnaire.

Nerveusement, j'arrange mes habits et mes cheveux. J'essaie de me mettre debout, mais j'ai les jambes en coton. Une préposée au soutien des témoins vient me rejoindre, et m'accompagne dans le long couloir, jusqu'à l'ascenseur qui m'emmènera dans la salle d'audience. Les portes refermées, je joue encore une fois avec mon bracelet, pour oublier mon cœur qui tambourine dans ma poitrine, si fort qu'il me semble que tout le monde l'entend.

Les portes coulissent, s'ouvrent. Je respire un grand coup. *On y est.*